

Des jours et des heures

Daniel Sernine

Number 111, Summer 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19591ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sernine, D. (2008). Des jours et des heures. *Nuit blanche*, (111), 38–40.

Par
Daniel Sernine*

« **L** Le livre jamais lu... Quelle invitation empoisonnée ! 1600 mots pour donner la mesure de mon ignorance, faire le relevé des carences et des lacunes de ma culture...

En énumérant – chose aisée – trois cents titres importants que je n'ai pas lus, je pourrais m'acquitter de cet engagement pris à la légère.

Que j'en évoque tout de même quelques-uns, dont le manque à ma culture me pèse davantage. *Mémoires d'Hadrien* ou *L'œuvre au noir*, par exemple, de l'anagrammatique Yourcenar. *Cien Años de Soledad* de García Márquez, qui ne sera peut-être plus de ce monde quand vous lirez ces lignes. *L'écume des jours* de l'éphémère Boris, ou encore *Les chants de Maldoror* de l'encore plus éphémère Isidore (Ducasse, « Comte de Lautréamont »). Avec le prolifique Gide, je ne saurais par où commencer, sinon par *Les faux-monnayeurs*. Rouge, noir ou parme, je ne saurais non plus par quel bout prendre Stendhal. Et croiriez-vous que, auteur de fantastique, je n'ai lu (dans le texte) ni *Alice au pays des merveilles* ni *De l'autre côté du miroir* du célèbre mathématicien qui signait Carroll ?

Et voyez les mystères de la mémoire : au moment où j'écris ces lignes, je suis incapable de dire si ma connaissance des *Misérables* vient des deux ou trois adaptations que j'ai vues au cinéma et à la télé, ou si j'ai lu la grosse œuvre d'Hugo quand j'étais étudiant. Il faudrait bien que je lise Dickens, aussi ; *A Tale of Two Cities* ? *Great Expectations* ?

J'ai eu la prudence de consulter les archives de *Nuit blanche* avant de me lancer. Sans surprise, j'ai vu que la trop évidente *Recherche du temps perdu* était prise depuis longtemps, sans quoi j'en aurais fait mon sujet. En revanche, ni l'*Odysée* ni l'autre *Ulysse* ne m'intéressent vraiment, tandis que *Le comte de Monte Cristo* a trouvé preneur deux fois... Par ailleurs, j'ai lu et relu *The Lord of the Rings* assez souvent pour faire contrepoids à plusieurs poètes locaux.

Sur ma pile de bouquins « à lire », où figurent une majorité de livres de science-fiction et de fantastique, le roman le plus proche du sommet est pourtant signé



Daniel Sernine

Des jours e

Virginia Woolf. C'est que j'ai tant témoigné de mon enthousiasme pour le film *The Hours* de Stephen Daldry qu'un ami m'a fait cadeau de *Mrs Dalloway*.

Venant un siècle après Jane Austen, Virginia Woolf évoque pour moi une période socio-littéraire particulièrement foisonnante, celle du groupe de Bloomsbury (j'ai un faible pour les films tirés des grands romans d'Edward Morgan Forster) et de leurs contemporains édouardiens ou modernistes James Barry, Conan Doyle, D. H. Lawrence, Somerset Maugham, George Bernard Shaw, H. G. Wells, tous témoins d'une époque où un monde s'effondrait.

Nés après Hiroshima, en un demi-siècle de bouleversements, nous tendons à oublier à quel point

la Première Guerre mondiale fut vécue (du moins en Europe) comme une rupture catastrophique, tant sur le plan personnel que sociopolitique. Toute une génération de jeunes hommes avait été décimée en un début de siècle sur lequel, jusque-là, avait lui un optimisme presque sans faille.

Tout ce qu'il y a à savoir de la vie peut se trouver contenu dans chaque journée. Tel serait le propos de *Mrs Dalloway*, dont le récit couvre une journée unique, vécue par deux personnages qui ne se croiseront pas, la bourgeoise éponyme Clarissa Dalloway, épouse de député, et un poète psychotique, Septimus Smith, jeune vétéran de la Première Guerre mondiale hanté par les horreurs des tranchées. « A study of insanity and sanity : the world seen by the sane and the insane, side by side... », c'est ainsi que Woolf envisageait le livre, qu'elle avait amorcé comme une suite de textes indépendants, avant qu'il ne bifurque vers la forme romanesque. Elle voulait aussi y critiquer la société et son fonctionnement, « à son plus intense », précisait-elle dans son journal.

À lire certains essais sur *Mrs Dalloway*, Londres serait elle aussi un personnage du roman ; les deux éditions que j'ai feuilletées comportaient toutes deux un plan de la City au début du siècle dernier. Il ne fait aucun doute que Virginia aimait intensément sa ville natale, et elle souffrit d'en être éloignée quelques années lorsque le couple Woolf alla habiter Richmond, un

propre, avec une narration sous forme de « stream of consciousness » (je laisse les érudits – qui savent comment on désigne cela en français – trancher à quel écrivain on attribue le tout premier emploi de ce procédé, Joyce ou Richardson). Au-delà du procédé, toutefois, il s'agirait d'un roman *sur* la conscience (et non, bien entendu, sur la préparation d'une réception mondaine ni sur les séquelles post-traumatiques de la guerre).

Trouver sa voix, et décider qu'elle la ferait entendre avec ou sans l'approbation de la critique, être consciente d'une rupture esthétique et littéraire avec les romanciers édouardiens – ainsi qu'avec les auteurs masculins –, ce qui ferait d'elle une moderniste... Virginia Woolf était consciente, sinon de la place qu'elle allait occuper dans la littérature anglo-saxonne, du moins de la portée et de la signification de son acte d'écriture, même si elle écrivait généralement sans plan détaillé et de manière plutôt instinctive. Les spécialistes semblent s'accorder pour voir en *Mrs Dalloway* sa première œuvre de maturité.

Pour avoir lu quelques-unes de ses nouvelles, je m'attends à une prose parfois déroutante, mais émaillée de formulations brillantes, d'images exquises, de fugitives épiphanies, la vérité essentielle d'un moment cristallisée en des phrases qu'on souhaiterait avoir écrites soi-même – car (pour le meilleur et pour le pire) un écrivain ne lit pas tout à fait comme un lecteur profane.

Très prolifique (bien que la fiction lui fut rarement facile), Virginia Woolf (en plus d'aider son mari à la maison d'édition Hogarth) menait de front la lecture, la rédaction de nombreux essais et d'abondantes critiques, ainsi que la création littéraire – les uns nourrissant les autres dans un mouvement qui occupait l'entièreté de sa vie : « [...] much of my time is spent thinking, thinking, thinking about literature [...]. Can't stop making it up ».

***Né à Montréal en 1955, historien et bibliothécaire de formation, Daniel Sernine a publié une centaine de nouvelles depuis 1975, au Québec et en Europe, et trente-six livres depuis 1978 : recueils, romans et anthologies, surtout en science-fiction et en fantastique. Depuis le début de sa carrière, il écrit tant pour les jeunes que pour le public général, réunissant la majeure partie de son œuvre dans deux cycles d'envergure, celui de « Neubourg et Granverger » en fantastique, celui de « Érymède » en science-fiction.**

Le parcours de Daniel Sernine est indissociable de celui des revues littéraires. Il a fait ses débuts dans ce qui allait devenir la revue *Solaris*, il s'est joint à l'équipe éditoriale en 1983 et il en est toujours l'un des codirecteurs littéraires. Parallèlement, il a commencé en 1983 sa collaboration à *Lurelu*, revue consacrée à la littérature jeunesse qu'il dirige depuis 1991. La bibliographie de ses articles et communications fait dix pages, sans compter de nombreuses critiques de films dans les volets Web des revues *Allbis* et *Solaris*. Depuis vingt-cinq ans, Daniel Sernine est aussi directeur des collections jeunesse aux éditions Médiaspaul. Il a remporté de nombreux prix, dont le prix du Conseil des Arts du Canada 1984, catégorie littérature jeunesse, et les Grands Prix 1992 et 1996 de la science-fiction et du fantastique québécois.

des heures

faubourg de la métropole, sur la présomption que le calme de la banlieue favoriserait la santé mentale de l'écrivaine.

Virginia Woolf évoquait dans son journal intime « les infinies possibilités d'une succession de jours qui sont enfouis dans une personne ou qui ont déjà été vécus », et cela me rappelle immanquablement (chez Marcel, cet autre « jamais-lu ») « les époques vécues par eux, si distantes – entre lesquelles tant de jours sont venus se placer – dans le Temps ».

Quatrième roman de Virginia Woolf, le deuxième publié chez Hogarth Press, la maison d'édition qu'elle avait fondée avec son mari, *Mrs Dalloway* serait aussi le deuxième où l'écrivaine aurait exprimé sa voix

On sait que la vie ne fut jamais facile pour Virginia Woolf, son enfance et sa jeunesse endeuillées, sa santé médiocre, le désordre bipolaire qui l'*incapacita* durant de longues périodes, à une époque où les maladies mentales étaient mal comprises, et dont le retour présagé (aux jours les plus sombres de la Seconde Guerre) allait la pousser au suicide (la troisième ou la quatrième tentative de son existence, selon les témoignages que l'on choisit de croire). Pourtant c'est justement cette expérience de la psychose qui lui a permis – au prix d'une souffrance qu'on peut tout juste imaginer – d'approfondir les tourments et les hallucinations du suicidaire Septimus.

Processus ardu que celui de l'écriture (« peut-être cinquante mots par matin » dans les périodes creuses, trois pages par jour dans les périodes fastes), et pourtant Virginia Woolf a écrit le premier jet de *Mrs Dalloway* en un an, en 1924, et livré la réécriture dactylographiée en janvier 1925 – le roman allait paraître en mai de cette année-là.

On évoque parfois les liens étroits entre la maladie mentale et la créativité ; dans le cas de Virginia Woolf, la dépression succédait généralement au parachèvement d'un roman, aussi avait-elle mis au point la stratégie d'alterner un roman et un recueil d'essais (ou une biographie), et d'entamer l'un avant de terminer l'autre. Et puis, la folie n'était pas pour elle le gouffre stérile qu'on pourrait imaginer. Elle confiait en 1916 à son ami, l'auteur et critique Lytton Strachey : « Ces curieux intervalles dans la vie – j'en ai connu plusieurs – sont des plus féconds au point de vue artistique – l'on s'en trouve fertilisée – pensez à ma folie à Hogarth, et à toutes mes petites maladies ». Virginia Woolf ne péchait manifestement pas par hyperbole.

L'écriture est un processus solitaire, mais son écriture à elle est bien documentée grâce à son abondante correspondance et son prolixe journal intime. Quoiqu'on serait tenté de l'imaginer perpétuellement sombre, renfermée sur son imaginaire, Woolf était aussi, selon ses biographes, sociable, généreuse, spirituelle, curieuse, sensible à la beauté (« How beautifully she sees ! » écrivait E. M. Forster), douée d'un sens de l'observation

remarquable, d'une vaste culture et d'une mémoire prodigieuse.

Lire des extraits de son journal a quelque chose de rassurant pour tout auteur : les tâtonnements, les doutes, le stoïcisme face à la critique, les envies d'abandonner, les insatisfactions et les incertitudes semblent couler d'une source commune, formulés dans des termes qu'on reconnaît (quoique infiniment mieux articulés qu'on pourrait le faire soi-même). Et pourtant Woolf affirmait aussi qu'écrire était un « plaisir profond », tandis qu'être lue était un « plaisir superficiel ». Qu'elle préférât l'effort au succès, et que de devoir parler du roman, après sa parution, allait être barbant.

C'est qu'elle était déjà rendue au roman suivant (dans son cas : *To the Lighthouse*, qui dispute à *Mrs Dalloway* le titre de chef-d'œuvre de Virginia Woolf, selon les sources que l'on consulte). Qui sait si je ne voudrai pas le lire ensuite ? Une chose est sûre, si j'ai convenu de me priver de *Mrs Dalloway* tant que la version finale de cet article ne serait pas acceptée, je suis certain que je l'aurai effectivement lu quand *Nuit blanche* paraîtra, devenant ainsi « le livre enfin lu »... **NS**

Daniel Sernine a publié, entre autres :

Pour adultes : *Les contes de l'ombre*, Sélect, 1979 ; *Légendes du vieux manoir*, Sélect, 1979 ; *Le vieil homme et l'espace*, Le Préambule, 1981 ; *Les méandres du temps*, Le Préambule, 1983 ; *Quand vient la nuit*, Le Préambule, 1983 ; *Aurores boréales 2*, Le Préambule, 1985 ; *Nuits blêmes*, XYZ, 1990 ; *Boulevard des étoiles*, Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois 1992 et prix Boréal 1992, Publications Ianus, 1991 ; *Boulevard des étoiles, T. 2, À la Recherche de Monsieur Goodheim*, Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois 1992 et prix Boréal 1992, Publications Ianus, 1991 ; *Chronoreg*, prix Aurora 1994, Québec Amérique, 1992 et Alire, 1999 ; *Manuscrit trouvé dans un secrétaire*, prix Boréal 1994, Pierre Tisseyre, 1994 ; *Sur la scène des siècles*, Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois 1996, Publications Ianus, 1995 ; *Boulevard des étoiles*, en un seul volume, Encrage (Amiens), 1998 ; *La suite du temps, T. 1, Les méandres du temps*, Alire, 2004 ; *La suite du temps, T. 2, Les archipels du temps*, Alire, 2005 ; *Mauve à Venise*, Vents d'Ouest, 2005 ; *La suite du temps, T. 3, Les écueils du temps*, Alire (à paraître en 2008).

Pour jeunes : *Organisation Argus*, Paulines, 1979 ; *Le trésor du « Scorpion »*, Paulines, 1980 ; *L'épée Arhupal*, Paulines, 1981 ; *La cité inconnue*, Paulines, 1982 ; *Argus intervient*, Paulines, 1983 ; *Ludovic*, Pierre Tisseyre, 1983 et Héritage, 1992 ; *Le cercle violet*, prix du Conseil des Arts du Canada - Littérature de Jeunesse, 1984, Pierre Tisseyre, 1983 ; *Les envoûtements*, Paulines, 1985 ; *Argus : mission mille*, Paulines, 1988 ; *La nef dans les nuages*, Paulines, 1989 ; *Quatre destins*, Paulines, 1990 ; *Le cercle de Khaleb*, Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois 1992, prix 12/17 de la Foire du Livre de Brive et du Salon du livre de Montréal 1992, Héritage, 1991 ; *Les rêves d'Argus*, Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois 1992, Paulines, 1991 ; *La couleur nouvelle*, Québec Amérique, 1993 ; *Les portes mystérieuses*, Héritage, 1993 ; *La traversée de l'apprenti sorcier*, Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois 1996, Médiaspaul, 1995 ; *L'arc-en-cercle*, Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois 1996, Héritage, 1995 ; *Petites fugues en lettres mineures*, Héritage, 1997 ; *Concertos pour six voix*, Médiaspaul, 1997.

« Le livre jamais lu »

Jacques Gauthier

La détresse et l'enchantement

à paraître dans le numéro 112 de *Nuit blanche*,
en librairie le 24 octobre 2008.